

Référence électronique

JAMES-SARAZIN Ariane, « Les écoles de dessin à Angers : les hommes et leurs réseaux », *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 8-9 décembre 2016, Paris Centre allemand d'histoire de l'art*, mis en ligne en avril 2017.

Ariane JAMES-SARAZIN

Ministère de la Culture et de la Communication

Direction générale des patrimoines

Les écoles de dessin à Angers : les hommes et leurs réseaux

Les trois tentatives de création d'une école publique de dessin à Angers ont pour point commun d'être dues à trois artistes, anciens élèves de l'Académie royale de peinture et de sculpture sans en avoir obtenu aucune distinction (ni prix, ni agrément), peintres de leur état et s'adonnant plutôt, pour vivre d'ailleurs fort modestement, aux genres réputés mineurs tels que le portrait en petit (pastel et miniature) ou le paysage. Menant avant de se fixer à Angers ou dans ses environs une carrière itinérante, faite davantage d'opportunités saisies que d'une ambition construite pas à pas, nos hommes ne semblent avoir eu, pour le peu que l'on sait d'eux, aucune attache familiale ou amicale en Anjou. Il y a tout lieu de croire que leur installation à Angers fut surtout motivée par l'absence de réelle concurrence sur place, à laquelle s'ajouta sans doute la proximité géographique avec l'Île-de-France dont deux d'entre eux étaient originaires. En effet, le temps où Angers s'imposait, grâce à la cour du roi René, comme un foyer artistique et culturel brillant, au point d'être surnommée l'Athènes de l'Ouest, est révolu depuis la fin du Moyen Âge. Angers à l'époque moderne ne nourrit en son sein aucun foyer artistique. On ne peut guère citer qu'un seul artiste un peu notable, qui soit originaire de la ville, en la personne du chevalier Ernou (1665-vers 1739), dont les portraits se ressentent beaucoup des grands exemples parisiens contemporains. Quant aux collectionneurs, ils se bornent à l'évocation d'une personnalité – mais quelle personnalité ! – puisqu'elle peut sans rougir être comparée aux plus fins amateurs parisiens, nous voulons parler de Pierre Louis Éveillard de Livois (1736-1790) auquel les musées d'Angers doivent leurs Fragonard, leurs Chardin, leurs Greuze et tant d'autres chefs d'œuvre du XVIII^e siècle français, mais dont la collection n'était visible en son temps que par un cercle restreint d'amis et qui n'eut aucun rôle dans la création d'une école de dessin à Angers. Privés de toute recommandation extérieure et de tout entregent local ou parisien au moment de leur installation à Angers, nos trois artistes furent donc particulièrement dépendants dans leur volonté de doter la ville d'une école de dessin, de l'engagement des pouvoirs publics.

Marie Louis Claude Coulet de Beauregard (Enghien, ?- ?, après 1794)

De Marie Louis Claude Coulet de Beauregard, on sait très peu de choses. On le dit originaire d'Enghien près de Paris, mais on ne connaît rien de son milieu social. Les archives de l'Académie royale de peinture et de sculpture le comptent sans plus de précision parmi les jeunes gens ayant suivi ses cours. Il s'unit à Paris à Geneviève Boutillier avec laquelle il fonde à Angers dès 1769 une « nombreuse famille ». Son frère cadet, Pierre Guillaume, est peintre comme lui. « Outre le portrait en huile, miniature et pastel », le peintre annonce dans le journal *Les Affiches d'Angers* « qu'il fait aussi des tableaux d'histoire tant sacrée que profane, d'animaux, de fleurs, de fruits, de légumes et de buffet pour les salles à manger, des tableaux imitant le bas-relief à s'y tromper pour les salons, des paysages, des camayeux de toutes couleurs, enfin toutes sortes d'attiques, pourvu qu'on les lui commande ».

Référence électronique

JAMES-SARAZIN Ariane, « Les écoles de dessin à Angers : les hommes et leurs réseaux », *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 8-9 décembre 2016, Paris Centre allemand d'histoire de l'art*, mis en ligne en avril 2017.

La première mention le concernant date du 12 janvier 1769, lorsqu'il propose à la municipalité d'Angers d'établir, avec l'aide de son frère Pierre Guillaume, une académie privilégiée de dessin qui ouvre avec le soutien de la ville le 1^{er} avril de la même année rue des Poëliers. Cependant, celle-ci lui retire, comme on le verra plus loin, son soutien en 1773, obligeant Coulet à diversifier ses sources de revenus. C'est l'époque où il publie une annonce dans le journal local et se déclare apte à satisfaire toutes les fantaisies.

Outre son atelier de la rue des Poëliers où il accueille une vingtaine d'élèves moyennant finances, il s'emploie à la manufacture de toiles peintes de Tournemine-lès-Angers et auprès de la municipalité pour de menus travaux : il conçoit ainsi le dessin des jetons municipaux en 1773, figurant la Ville d'Angers à genoux implorant la protection du comte de Provence ; il restaure les tableaux de l'église du Pin-en-Mauges et la façon de celui du grand autel en 1775 (« plus payé à M. Coulet, peintre d'Angers, la somme de 100 livres pour le tableau du grand autel ; plus payé audit sieur Coulet la somme de 12 livres pour la réparation des tableaux des petits autels », comptes de la fabrique à la cure du Pin-en-Mauges) ; il donne les dessins de la bannière de Saint-Maurice d'Angers en 1784 (Angers, Bibl. mun., pour 72 livres) et répare en 1787 le grand tableau de l'hôtel de ville représentant *Le duc de Brionne à cheval* (Angers, Arch. mun., CC 43, pour 72 livres).

La Ville, en acceptant de lui payer 72 livres, a pitié de sa détresse financière : « Je vous fais passer la supplique de M. Coulet et le marché arrêté avec lui pour les réparations du grand tableau de la salle de l'hôtel. Peut-être que le travail ne sera point en raison du prix de 72 livres, qui n'a été accordé si fort que d'après votre avis et celui de plusieurs de vos confrères, qui jugèrent que c'étoit une circonstance d'aider honnestement un citoyen chargé d'une nombreuse famille, utile par ses talents, mais grevé par une affreuse misère » (lettre de M. Gaudin de Boisrobert, 16 octobre 1787, dans les pièces justificatives du compte de 1787, Angers, Arch. mun., CC 43). On lui doit peut-être les huit panneaux (19,40 m de long x 2,50 m de haut) décorant le salon du nouveau presbytère de Savennières, édifié par les soins du curé François Halnault en 1751 et dont on peut se demander s'il ne s'agirait pas de cartons de tapisseries tant ils s'inspirent des verdure. Coulet quitte Angers en 1790 et vit à Cholet en l'an II.

Joseph Marchand (Constantinople, 1747-Angers, 1804)

Selon Auguste Michel (notes manuscrites, Angers, musée des beaux-arts), Joseph Marchand serait né à Constantinople en 1747. Revenu dans le royaume par Marseille dont son père était originaire, il se rend à Paris où il suit les cours de l'Académie royale de peinture et de sculpture. C'est là qu'il fait la connaissance du marquis Louis Georges Érasme de Contades (1704-1795), maréchal de France, qui le prend à son service au château de Montgeoffroy à Mazé en Anjou et dont il est le précepteur des enfants. Doté de grandes facilités dans l'art du dessin, Marchand se fait surtout connaître comme portraitiste des familles aristocratiques de l'Anjou, même si on peine à retrouver des témoignages de cette activité, et comme illustrateur : ses projets de culs de lampe, d'encadrements ou de vignettes, dont le musée des beaux-arts d'Angers possède quelques exemples, montrent l'influence de François Boucher et du « petit goût ». Il est également graveur et on lui doit plusieurs planches de l'édition du *Théâtre des Grecs* de Brumoy (1785-1789). Mais la grande affaire de Marchand est son enseignement du dessin à l'École centrale d'Angers dès 1796, pour laquelle il compose près de 150 dessins d'études et œuvre avec opiniâtreté à la constitution de collections de référence, qui donnent lieu à la création du musée

Référence électronique

JAMES-SARAZIN Ariane, « Les écoles de dessin à Angers : les hommes et leurs réseaux », *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 8-9 décembre 2016, Paris Centre allemand d'histoire de l'art*, mis en ligne en avril 2017.

d'Angers dont il publie le premier catalogue en l'an IX (1801). Il meurt le 27 mars 1804, veuf et sans enfant. Au gré de sa correspondance, Marchand apparaît comme un révolutionnaire convaincu : c'est ainsi qu'il propose aux autorités du département le 19 novembre 1792 un projet de monument en l'honneur de Nicolas Beurepaire, lieutenant-colonel du 1^{er} bataillon des volontaires de Mayenne et Loire, qui préféra la mort à la capitulation de Verdun. Ses liens avec Louis Marie La Révellière Lépeaux, membre du Directoire, expliquent en partie les envois artistiques de l'État dont bénéficia Angers.

Jean Jacques Thérèse De ou de Lusse (Paris, 14 ou 19 mars 1758-Saintes, 28 novembre 1833)

Jean Jacques Thérèse est le fils de Jacques De Lusse ou de Lusse, maître facteur d'instruments de musique établi rue Saint-Jacques à Paris, paroisse Saint-Benoît, à *La Bistournée*, et de Marguerite de Vendosme. Son milieu familial le met très tôt en relation avec de nombreux artistes et musiciens. Son entourage familial compte un théoricien de la musique, Charles De Lusse (1720-1785), qui publie en 1790 *L'Art de la flûte traversière* et un graveur, M^{me} de Lusse, qui participe à l'illustration à la fin du XVIII^e siècle des *Airs détachés d'opéras comiques*.

Jean Jacques Thérèse se forme dans l'atelier de Joseph Marie Vien (1716-1809) et réussit à s'attirer rapidement des commandes : en 1776, à l'âge de 18 ans, il obtient ainsi de la municipalité d'Angers – sans que l'on sache ce qui a motivé ce choix – la commande des portraits des échevins nouvellement élus, Bayon et Guy Planchenaut de La Chevalerie. Ces portraits à l'huile lui sont payés 36 livres chacun, le 29 août 1776 et le 14 mars 1777, et sont accrochés dans l'hôtel de ville. Durant ce séjour angevin, Jean Jacques Thérèse en profite pour réaliser le portrait à l'huile de M^{me} David, mère du futur sculpteur David d'Angers (Angers, musée des beaux-arts, inv. MA 7 R 231) et publie dans le journal, *Les Affiches d'Angers* du 7 juin 1776 l'annonce suivante : « Le sieur de Lusse, peintre et protégé des Académies royales de Paris, nouvellement arrivé en cette ville [Angers], curieux de faire voir ses talents aux yeux des amateurs, ainsi qu'à ceux qui désireroient se faire peindre, avertit le public qu'il peint le portrait tant à l'huile qu'au pastel, et en mignature ; il fait des écoliers en Ville et enseigne la figure et paysage. Ceux qui désireront voir de ses ouvrages, s'adresseront à M. Desmazières, rue Valdemaine, chez qui il loge. »

Nous le retrouvons ensuite à La Rochelle, puis en janvier 1785, il est de retour à Paris où il est décrit comme « miniaturiste du Palais-Royal » et figure sur la liste des élèves de l'Académie. Le 7 mars 1785, il s'inscrit dans la classe de François André Vincent (1746-1816) : il demeure alors rue Saint-Nicaise, au petit hôtel du Portugal. Après quelques mois d'études, il reprend sa vie de peintre gyrovague, en quête de commandes et de débouchés, et est signalé en 1787 à Grenoble, puis à nouveau à Paris. Pendant la Révolution, il s'engage sans doute dans l'armée et exécute plusieurs portraits de militaires en miniature. En avril 1793, le revoilà à Paris où il suit les cours du modèle vivant à l'école de l'Académie, avant de se rendre à Valence. De retour dans la capitale, il s'inscrit le 27 novembre 1793 à nouveau dans la classe de son ancien maître Vien : il loge alors 12 rue Croix-des-Petits-Champs. S'étant présenté au concours de recrutement de professeurs de dessin dans les Écoles centrales créées en octobre 1795 par le Directoire, il est nommé à l'automne 1797 professeur de dessin à Saintes, où il enseigne de 1797 à 1804.

À la mort de Joseph Marchand, il quitte Sainte pour Angers dont il est nommé

Référence électronique

JAMES-SARAZIN Ariane, « Les écoles de dessin à Angers : les hommes et leurs réseaux », *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 8-9 décembre 2016, Paris Centre allemand d'histoire de l'art*, mis en ligne en avril 2017.

conservateur du musée, le 15 juillet 1804, sous réserve (arrêté du 26 messidor an XII) qu'il assurera, à la demande de la municipalité, un cours public gratuit de dessin. Il fait alors paraître une nouvelle annonce dans *Les Affiches d'Angers* : « M. de Lusse, professeur de dessin, nouvellement arrivé en cette ville, pour s'y fixer, prévient les amateurs des beaux-arts qu'il offre ses talents aux personnes de goût qui désireraient les employer. Il peint le portrait en grand à l'huile, et sous divers formats les plus modernes, ainsi qu'en miniature. De plus, on ne sera pas tenu de prendre ses portraits, s'ils ne sont nullement ressemblans. Il se propose de donner des leçons de dessin pour les dames. À cet effet, il se transportera chez elles, et elles en retireront beaucoup plus de fruit, lorsqu'elles se réuniront. Il se transportera aussi dans les pensionnats de demoiselles. Il y enseignera les principes de la figure, ceux du paysage et des fleurs. Il est logé rue Saint-Gilles, maison de madame Ayasse, n° 20, à Angers. » (*Les Affiches d'Angers*, 14 brumaire an XIII / 5 novembre 1804, n° 22, p. 86). Il assure ces fonctions jusqu'à sa retraite en 1829, date à laquelle il se retire à Sainte où il meurt en 1833.

Sa production se compose essentiellement de portraits en miniature et au pastel, plus rarement à l'huile et de quelques paysages au lavis et au pastel, notamment des vues de l'Anjou.